

Par la Société des sciences et arts de Batavia. *Oudhadan van Java*, op last der Ned. Indische Regiering onder Toezigh von het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen. Gephotografeerd door J. van Kingsbergen (65 photographies grand in-folio).

#### INSCRIPTIONS NUMIDIQUES.

La question des inscriptions numidiques a fait un grand pas depuis que M. J. Halévy a déterminé plusieurs lettres sur la valeur desquelles on s'était trompé jusqu'alors, et a ainsi retrouvé un bon nombre de noms historiques. M. le docteur Reboud, dont le zèle pour la science ne se ralentit pas, ayant découvert l'année dernière une trentaine d'inscriptions nouvelles, le nombre total se trouve porté à deux cent quarante-huit, et M. J. Halévy a donné la traduction des quarante-huit dernières dans le n° 7 du *Journal asiatique* (octobre-novembre 1874).

C'est le cas de se demander où l'on en est réellement de l'interprétation de ces monuments épigraphiques.

M. J. Halévy semble ne voir dans ces inscriptions que des noms individuels. Il me semble facile de prouver qu'il s'y trouve des noms de tribus, peut-être des noms de castes ou de dignités, peut-être même, mais moins probablement, des formules funéraires.

Dans cette discussion, nous adoptons le numérotage de M. J. Halévy qui, jusqu'au n° 200, est celui du recueil que nous avons publié en 1870.

Prenons d'abord le mot *Adirma*, qui se trouve onze fois dans les deux cent quarante-huit inscriptions connues.

Il n'est jamais précédé du signe de la filiation; il n'en est jamais suivi non plus, car, suivant nous, l'inscription 144 doit se lire non pas *Adirma, fils de Isat, fils de Ralk*, comme le dit M. J. Halévy, mais : *Ouralk, fils de Isat Adirma*. M. J.

Halévy reconnaît lui-même que les inscriptions sont quelquefois écrites en commençant par la ligne de gauche.

Ce mot n'est donc pas un nom d'homme, ce ne peut être, tout au plus, qu'un nom de tribu, et il est certain que c'en est un, puisque, comme le dit M. J. Halévy, nous le trouvons dans Hérodote : les *Adyrmachides*, que cet historien indique comme la première nation libyenne à l'est à partir de l'Égypte ; il faut croire que cette tribu ou une fraction de cette tribu était venue s'établir dans la belle et riche vallée de la Cheffia en Numidie.

Le mot *Masukra*, qui représente peut-être le moderne *Masagran*, se trouve douze fois dans les inscriptions. C'est probablement aussi un nom de tribu, car il n'est jamais précédé ni suivi du signe de la filiation, si on lit avec nous le n° 230 : *Ouraman, fils de Maro Masakra*, et non pas, avec M. J. Halévy : *Masakra, fils de Muro, fils de Raman*.

Ce que nous venons de dire des mots *Adirma* et *Masakra*, nous pourrions l'appliquer à plusieurs autres mots tels que : *Vermima*, que nous trouvons onze fois ; *Masiva*, que nous trouvons dix-neuf fois . . . , etc. Mais venons-en de suite au mot le plus singulier des épitaphes libyques, celui que nous lisons maintenant *bas*. Le docteur Judas remarqua le premier sa fréquence ; il le lisait *bzs*. Mais M. Halévy ayant prouvé qu'on doit lire *bas*, il faut abandonner la première lecture et les interprétations que M. Judas et moi-même avions données à ce mot en nous appuyant sur cette lecture.

Je ne saurais admettre l'opinion de M. J. Halévy, que *bas* n'est qu'un nom propre comme les autres ; d'abord ce mot n'est pas précédé une seule fois du signe de la filiation, qui se trouve cependant cent cinquante-neuf fois dans les inscriptions. Les nommés *Bas* auraient eu cette singulière spécialité de n'avoir pas d'enfants ; mais, si l'on peut ne pas être père, on est toujours fils de quelqu'un. Eh bien ! les *Bas* de nos inscriptions ne seraient pas plus fils que pères, car ils ne sont, non plus, jamais suivis du signe de la filiation.

Il est vrai qu'au n° 219 M. J. Halévy lit : *Bas, fils de Avil* :

mais on peut tout aussi bien lire : *Ouavvil Bas* ; car le signe de la filiation (les deux barres) peut aussi se lire *ou* ; et M. Halévy, au n° 133, lit : *Bas Via* et non pas : *Bas, fils de Ia*. Il est vrai encore qu'au n° 119 il y a : *Zizo Bas, fils de Butur* ; mais c'est à *Zizo* et non à *Bas* que s'applique *fils de Butur*.

Qu'est-ce donc que ce mot ? Le n° 119, où il est intercalé entre le nom de *Zizo* (le fils) et celui du père, *Butur*, semble prouver qu'il n'est pas une formule funéraire, mais bien un mot pouvant s'appliquer comme épithète à un nom propre.

Le fait le plus à remarquer, c'est qu'il ne s'applique pas aux grands personnages, mais aux gens sans généalogie. Sur cinquante-huit fois que nous le trouvons, il n'est accompagné quarante-neuf fois que d'un simple nom et il ne figure dans aucune des épitaphes de quatre lignes. Serait-ce un nom de classe, de caste ? et tandis que les grands personnages sont indiqués sur leurs épitaphes comme étant des tribus ou familles, *Vermima*, *Masiva*, *Masakra*, *Adirma*, etc., y avait-il toute une catégorie de Libyens que désignait le nom collectif de *Bas* ?

Cela nous fait penser à la double origine des Berbères, d'après Ibn Khaldoun. Les uns, appelés *Béranès*, descendaient de *Bernès* par *Mazight* ; les autres, appelés *El-Boteur*, descendaient de *Madris*.

Or *Amazight* semble avoir le sens de noble, dans tout le monde berbère. D'après Ibn Khaldoun, les Touaregs, comme *Zenaga*, sont des *Béranès*, des nobles ; et il en était certainement de même des chefs numides sur les épitaphes desquels nous ne trouvons pas le mot *Bas*. Cette épithète ne s'appliquait peut-être qu'aux Libyens de l'autre souche, aux *El-Boteur* ; elle n'aurait eu, en tout cas, rien d'humiliant, car, sans cela, on ne l'eût pas mise sur les épitaphes. Remarquons, à l'appui de notre idée, l'épitaphe 119 : *Zizo Bas, fils de Butur*. Ce mot *Butur* ou *Boteur*, je crois le retrouver dans une inscription entièrement latine de la Cheffia.

D M S  
 BTR  
 ANISTARN  
 VS  
 V: : AN XX

Nous retrouvons encore ce mot latinisé et fait adjectif dans l'inscription suivante de la grotte de Djebel Thaya :

SEVER · ET VINTIA  
 NOCOS PR KALAPII  
 BAVGS PAVFFIDIVS  
 BvTvRicvs IIC  
 CAECILIANV  
 MAGG THIB

Inscription dans laquelle les trois consonnes du mot libyque ont été faites plus grandes que les lettres ajoutées par le latin.

On trouve encore le mot *Butura* dans des inscriptions numido-latines.

Pour lire *Butur* au n° 119, il faut supposer qu'un point n'a pas été aperçu dans le *b* par M. Vigneral, l'inventeur de cette inscription; je me rallie très-volontiers à cette hypothèse de M. Halévy. D'un autre côté, je dois dire que, dans l'inscription latine de la Cheffia donnée plus haut, où j'ai lu BTR, M. Reboud n'a vu que B I R; j'attribue cela à ce que la barre horizontale du T est très-courte.

Dans l'inscription du Djebel Thaya donnée ci-dessus, on remarquera la formule B·AVG S; dans une autre inscription du même lieu cette formule se trouve plus complète : BACACI AVG S. C'est-à-dire *Bacaci augusto sacrum*, consacré à l'auguste Bacax.

Bacax était un dieu topique de ce point central si remarquable de la Numidie.

Dans d'autres inscriptions, toujours du même lieu, la for-

mule se trouve réduite aux trois lettres B A S, soit au commencement, soit dans le cours de l'inscription. Nous pensons qu'il ne faut voir qu'un singulier hasard dans ce fait, que c'est ce même groupe de trois lettres :

## BAS

qu'on trouve sur cinquante-huit épitaphes libyques et dont nous en sommes encore à chercher la signification.

Nous terminerons par l'examen des inscriptions n° 187 à 194 de Sidi Harrath que nous avons publiées il y a trois ans. Dans chacune de ces huit inscriptions provenant d'un même cimetière, il y a le mot *amao*, qui ne se rencontre nulle part ailleurs. Avec ce mot se trouvent différents noms, tels que : *Inidam*, *Sado*, *Iasouk*, etc.

Le mot *Amao* n'est pas une seule fois précédé du signe de la filiation; ce ne peut être un nom propre. Il est donc tout naturel de lire le n° 189, en commençant par la droite : *Iasouk*, fils d'*Inidam amao*, et non pas avec M. Halévy : *Amao*, fils d'*Inidam Iasouk*, et le n° 191, aussi en commençant par la droite : *Souro*, fils de *Magoub amao*, et non pas avec M. Halévy : *Amao*, fils de *Magoub Souro*.

Ces tombeaux sont ceux d'une famille, c'est incontestable. Le premier membre de cette famille n'a son nom indiqué (n° 187) que par son initiale S; mais nous retrouvons le nom entier dans l'épitaphe de son fils (n° 188) : *Inidam*, fils de *Sado*; puis viennent (n° 189, 190) deux fils d'*Inidam*, par conséquent petits-fils de *Sado* : *Iasouk* et *Magoub*; puis (n° 191) un fils de *Magoub*, petit-fils d'*Inidam* et arrière-petit-fils de *Sado*, nommé *Souro*.

Maintenant qu'est-ce que ce mot *Amao*? Rien de plus naturel que de supposer que c'est le nom de la famille. Mais cela peut-il concorder avec l'existence du mot *Bas* dans les deux inscriptions :

(192)            *Zagar Bas Amao*  
et (193)        *Gisilrav Amao Bas*,

si *Bas* exprime, comme nous l'avons supposé, un nom de caste ou de race, et *Amao* un nom de famille ?

Remarquons que la parenté de ces deux derniers individus, *Zagar* et *Gisilrav*, dans les épitaphes desquels se trouve *Bas*, que leur parenté, dis-je, avec la famille de *Sado* n'est pas indiquée comme elle l'est pour tous les autres. Ne pourrait-on pas conclure de là que c'étaient deux individus de la catégorie des *Bas*, serviteurs ou clients des *Amao* et auxquels on accordait comme prérogative le nom de la famille ?

D'autres préféreront peut-être voir dans *Amao* une formule funéraire locale, malgré sa position au n° 193 entre les mots *Gisilrav* et *Bas*.

Général FAIDHERBE.

---

*DIVAN DE FÉRAZDAK*, publié avec une traduction française, par R. Boucher. Troisième livraison. Paris, 1875, chez E. Leroux.

C'est à regret que je me borne à annoncer brièvement la suite du grand travail que M. Boucher poursuit avec une consciencieuse persévérance depuis plusieurs années. Chacune de ses livraisons mériterait une étude approfondie. Le poète dont il s'est constitué le rhapsode brille au premier rang parmi ceux que les Arabes nomment *fouhoul*, parmi ces mâles génies qui ont fécondé leur poésie nationale. Dans le cours de sa longue existence (13 + 110 de l'hégire), Férazdak vit naître, se développer et tomber une dynastie presque entière, celle des Omayyades. Malgré ses sympathies avérées pour la famille d'Ali, il se montra souvent à la cour de Damas et ne mesura l'éloge à aucun de ceux qui le protégèrent, Merwan, Omar II, Suleïman, etc. Compétitions politiques, rivalités de tribus, guerres de races et de religion, tous les événements qui signalèrent le premier siècle de l'ère musulmane trouvèrent en lui un témoin peu impartial, il est vrai, mais attentif et éloquent. Je ne sais si l'on rencontrerait dans l'histoire littéraire des Arabes une autre figure d'un relief aussi